



BANDE DESSINÉE

« On ne naît jamais sur la même terre que son grand-père quand on est juif »

Joann Sfar, l'auteur du « Chat du rabbin » publie un livre d'enquête sur l'avenir des juifs dans lequel il tente de saisir le réel de la guerre et l'espoir d'une cohabitation possible, au travers de rencontres émouvantes dessinées en France et en Israël.



Nous vivrons, enquête sur l'avenir des juifs

JOANN SFAR
Les Arènes

BD
450 p.
35€

ENTRETIEN

JOËLLE MESKENS
DANIEL COUVREUR

Fils d'une mère ukrainienne et d'un père algérien, Joann Sfar a grandi dans les souvenirs lumineux d'une cohabitation possible. Très tôt, son père lui a appris que ce qui rassemble les hommes, ce n'est pas de chercher à vaincre mais à survivre. D'un pessimisme joyeux, son grand-père ajoutait qu'il n'y avait pas de terre promise pour les juifs. Aujourd'hui, Joann Sfar se définit comme un incroyant qui prie et qui a fait du dessin sa religion. Il sait que ses livres sont impuissants à changer le monde mais en publiant *Nous vivrons*, il a voulu raconter la guerre entre Israël et le Hamas au travers des portraits de ceux qui la vivent.

L'auteur philosophe du *Chat du rabbin*, de *La Synagogue*, *Les Idolâtres* ou de *Si Dieu existe*, ne prétend pas à l'objectivité mais se revendique de la bonne foi. Après le traumatisme du 7 octobre, il a voulu enquêter avec son crayon sur l'avenir des juifs en France et en Israël. Où se réfugier pour ne plus avoir peur ? Faut-il changer de nom, d'identité ? Est-il encore possible de rester en bons termes avec Dieu ? Peut-on en finir avec la guerre entre Israël et le Hamas ? Comment être à la fois Arabe et Israélien ? Joann Sfar a bouclé son livre avant les représailles de l'armée israélienne, qui ont fait, selon les chiffres du Hamas, 35.000 morts à Gaza. Face à toutes ces vies détruites et à la radicalisation des points de vue, il veut nous rappeler que l'ennemi n'est jamais le Palestinien, l'Israélien, le musulman ou le juif mais celui qui décide que les enfants ou les civils sont des cibles.

Avec *Nous vivrons*, vous voulez donner la parole à ceux qui doivent vivre depuis le 7 octobre au milieu du déversement d'idéologies, de certitudes, de clichés ?

Oui, dès qu'il est question du Proche-Orient, qu'il s'agisse d'Israéliens ou de Palestiniens, tout le monde sort des symboles, des théories, des fantasmes, des certitudes qui volent en éclats dès qu'on met un pied là-bas, où on ne voit que des individus désespérés parce qu'ils vivent. Dès qu'on creuse, on découvre une réalité souvent plus complexe, dont la guerre interdit de parler. Quand je suis arrivé à Paris, en 1991, je participais à des rencontres israélo-palestiniennes à l'université de Jussieu. A l'époque, un militant pro-Palestiniens et un militant israélien pouvaient se disputer et s'asseoir à la même table. Il nous paraissait à tous qu'un avenir commun était inévitable, qu'il fallait y réfléchir. Aujourd'hui, les jeunes gens échangent des slogans, ne connaissent rien de l'histoire de la région, ni de son peuplement. Je ne suis pas là pour leur faire un cours d'histoire ni de géopolitique. En revanche, je peux dessiner des portraits, raconter des vies. Je me suis efforcé de noter avec le plus d'honnêteté intellectuelle possible les choses que j'ai entendues

pour qu'on s'aperçoive que plus on va vers l'humain, plus l'espoir peut renaître. Parce que les gens ne demandent qu'à vivre paisiblement.

Vous dites que les jeunes qui s'investissent ne connaissent rien de l'histoire de la région...

Certains s'imaginent que les Israéliens sont des Européens blancs arrivés au Proche-Orient en 1948. En réalité, 75 % des Israéliens sont des juifs du Proche et Moyen-Orient. Plus d'un million d'entre eux ont été chassés des pays arabes, au moment de l'écroulement de l'Empire ottoman et de l'essor du nationalisme arabe. Il y a 2,5 millions d'Israéliens qui sont musulmans, dans l'armée israélienne il y a des Bédouins. Toutes ces réalités font la complexité du pays. Comme la plupart des

Je me suis efforcé de noter avec le plus d'honnêteté intellectuelle possible les choses que j'ai entendues pour qu'on s'aperçoive que plus on va vers l'humain, plus l'espoir peut renaître

”

juifs, j'adore critiquer Israël mais sans jamais mettre les deux populations dos à dos. Les Arabes israéliens ou les Palestiniens d'Israël que j'ai rencontrés et avec qui je travaille depuis longtemps ne prennent pas la parole en ce moment, par peur de se faire insulter par les deux camps. En France, c'est la même chose. J'ai eu le bonheur, après le 7 octobre, de me faire insulter, moi aussi, par les deux camps. J'essaie de raconter ce que je vois avec mes outils de Tintin reporter ou de Corto Maltese. *Nous vivons* est une sorte de récit d'aventure d'un type trop

angoissé d'être juif chez lui, à Paris, qui va essayer d'être juif en Israël. Dans cette aventure, il y a des soldats, des filles, des chars, des attaques... Ce n'est pas du journalisme, c'est de la bande dessinée.

On disait naguère « heureux comme un juif en France ». Aujourd'hui, ça n'a plus cours ?

J'étais à France Inter l'autre jour et un monsieur a téléphoné pour dire « Mais de quoi vous plaignez-vous ? Israël n'est tout de même pas menacé ! » La réalité, c'est que c'est un petit Etat juif au milieu de cinquante Etats musulmans, à portée des bombes iraniennes, un pays sur le point de se doter de l'arme atomique. Avant on disait « heureux comme un juif en France », parce qu'on pensait que la laïcité de l'Etat et les valeurs républicaines nous protégeaient de la sauvagerie, de l'arbitraire religieux, du communautarisme. Le 7 octobre, on a le sentiment que tout ça a volé en éclats. Les étudiants juifs français ne vont plus en fac. Je vois l'inquiétude des mamans juives qui sortent de l'école avec leurs gamins. Ils changent leurs noms sur les applis de téléphonie. Ils enlèvent les signes religieux. Pourtant, j'ai des motifs d'espoir. Je n'ai pas perdu d'amis musulmans depuis le 7 octobre. On se parle encore, de sujets sur lesquels on sait qu'on ne sera pas d'accord. Mais il y a des centaines de gens avec qui j'ai eu des dialogues positifs. Dès que je croise un ami de culture musulmane, il me prend dans ses bras, me demande comment ça va. Personne n'a envie que cet échange-là disparaisse.

Les juifs ne se sentent-ils pas plongés dans une forme de solitude depuis le 7 octobre ?

Après le 7 octobre, il y a eu un silence total dans le chef de ceux dont on attendait de la sollicitude. L'autre chose qui m'a paru très marquante, c'est d'entendre des jeunes gens déclarer de bonne foi que dès qu'on critique Israël, on se fait traiter d'antisémite. En fait, leur critique d'Israël est légitime mais sans le savoir, ils déballet des clichés antijuifs. Ça fait 30 ans qu'on tolère une parole antisémite, en particulier à gauche. Ce qui m'embête parce que c'est mon camp. Je suis assez fort en punchlines.

J'en ai trouvé une que j'aime bien : « Sale juif, nous ne sommes pas antisémites. » Après les tueries de Mohamed Merah, à Toulouse et Montauban en 2012, beaucoup de juifs s'imaginaient déjà sur le départ. Là, je vois beaucoup de jeunes universitaires juifs qui se réinvestissent dans le débat intellectuel. C'est aussi un projet de dire « mon avenir de juif, c'est de vivre en Europe, en France ». Mon grand-père disait qu'on ne naît jamais sur la même terre que son grand-père quand on est juif.

Où les juifs peuvent-ils encore se sentir en sécurité aujourd'hui ?

Plein de juifs sont allés vivre en Israël et plein d'Israéliens sont partis ailleurs ! Le point commun, c'est qu'ils ont tous peur de devenir fous. En Israël, ceux qui manifestaient contre Netanyahu avant le 7 octobre continuent de le faire. Mais tous ceux qui sont contre lui ne le sont pas pour la même raison et c'est là qu'on touche du doigt la réalité israélienne. Il y a les gens qui lui reprochent de ne pas sauver les otages, d'autres d'être d'extrême droite

ou raciste... Dans les manifestations contre Netanyahu, le grand oublié c'était la cause palestinienne.

On a vu peu de monde dans les rues de France ou de Belgique pour manifester du soutien aux Israéliens après les massacres du 7 octobre. Comment cela a-t-il été vécu en Israël ?

Il y avait parmi les victimes une part non négligeable de musulmans et de Bédouins, qui travaillaient dans les kibboutz. Il faut sortir du danger de la diabolisation du camp d'en face, faire attention à ne pas perdre notre humanité.

Mais le plus important, c'est d'être ouvert à la narration de l'autre. Là où les récits sont bloqués, c'est quand dans le camp arabe, des gens parlent encore de « l'entité sioniste » pour désigner Israël. Ou quand, dans le camp israélien, les gens disent « So called Palestine » pour expliquer que la Palestine n'existe pas. Mon papa rappelait qu'au XIX^e siècle, il n'y avait que des empires et c'est quand ils se sont écroulés, que les identités modernes sont apparues. Theodor Herzl a eu le projet d'un pays pour les Juifs et, dans son sillage, il y a eu le projet d'un pays pour les Palestiniens. La réalité, c'est qu'on est un peuple quand on se considère comme un peuple. La solution pour le Proche-Orient passera par la reconnaissance du visage de l'autre. Après le 7 octobre, j'ai entendu des gens se demander si les auteurs des massacres étaient humains. Evidemment qu'ils sont très très humains. Par contre, ils sont persuadés qu'en face, ils n'ont pas affaire à des humains...

Beaucoup disent que les perspectives de paix se sont éloignées mais vous

La réalité, c'est qu'on est un peuple quand on se considère comme un peuple





Dans des réfectoires improvisés par des bénévoles, Joann Sfar s'attable avec des militaires israéliens de toutes origines. © LES ARÈNES BD.

citez le politologue Frédéric Encel pour qui « il suffirait » de trois conditions : démilitariser le Hamas, se débarrasser de Netanyahou et décoloniser la Cisjordanie...

Il le dit avec humour mais il n'a pas tort. Après le 7 octobre, pour la première fois, quand on leur demande de définir leur identité, les Palestiniens d'Israël (pas ceux de Gaza ni de Cisjordanie), se disent Israéliens avant de se dire « musulmans » ou « Palestiniens ». D'abord parce qu'il y a eu beaucoup de Bédouins parmi les victimes du 7 octobre. Ensuite parce qu'Israël n'est pas un Etat d'apartheid. Les Arabes peuvent diriger des universités et être élus à la Knesset. C'est une véritable rupture avec les Palestiniens de Gaza qui vivent un carnage et avec les Palestiniens de Cisjordanie qui, en l'absence d'une autorité palestinienne viable, deviennent très fans du Hamas. Le Hamas gagnerait aujourd'hui dans les urnes en Cisjordanie. Mais le jour où le Hamas n'aura plus d'armes, il n'existera plus. Le jour où il n'y aura plus de guerre, Netanyahou ne sera plus là. Reste la question de la Cisjordanie, où il y a 400.000 colons. Mais comme le dit Encel, on a bien fait partir tous les colons juifs de Gaza, alors que Gaza, c'est la terre biblique d'Israël et la Cisjordanie pas du tout...

Si vous ne faites pas de politique, vous osez l'humour dans *Nous vivons*. C'est un peu le rire du désespoir ?

Non. Je note simplement des choses drôles qu'on me raconte. Par exemple, cette blague du styliste israélien Motty Reif : « J'ai eu ma mère au téléphone, elle a eu une très bonne nouvelle, elle m'a dit que quoi qu'il arrive, ce ne sera pas pire que la Seconde Guerre mondiale. » Ou celle du comédien Itzik Cohen (le capitaine Gabi Ayub dans la série *Fauda*, NDLR) : « C'est terrible, après le 7 octobre j'ai été coincé pendant quinze jours avec mon ex-femme à Londres, je ne pardonnerai jamais ça au Hamas. » Cette série *Fauda*, qui a l'air d'une série d'action à la *Rambo*, c'est bien davantage. Elle contribue à humaniser le camp d'en face, à sortir de l'idéologie. C'est extra d'avoir une série vedette chez les Israéliens... que même les détenus palestiniens regardent !

Pourquoi dites-vous que l'impact d'un livre ou d'une BD pèse peu par rapport à l'influence des réseaux sociaux...

Dire que nous sommes inutiles, c'est le meilleur moyen d'éviter l'autocensure. Mais je l'affirme de manière un peu provocante : quels sont les deux seuls journalistes des années 30 et 40 qu'on continue à lire ? Joseph Kessel et Hergé. Peut-être qu'Hergé disait des conneries quand il dessinait *Tintin au pays des Soviets* mais Tintin reporter, ça se veut du journalisme. Hergé nous informait sur l'état d'esprit de l'époque. Et peut-être que j'informe, moi aussi, sur l'état d'esprit de mon époque.

Il y a eu des réticences éditoriales concernant le choix de mettre le « haï », un mot hébraïque, en couverture de votre livre ?

Les réticences ne provenaient pas des Arènes mais d'autres maisons d'édition qui m'ont dit : on serait ravi de le

publier mais dans le contexte d'hostilités actuelles on n'en imprimera pas beaucoup et on refuse de mettre un caractère hébraïque sur la couverture. Pourtant ce haï signifie simplement « la vie ». Ce n'est pas un slogan. Ce n'est pas non plus israélien. Si un caractère hébraïque sur une couverture d'ouvrage pose problème, là, j'ai un souci. Mon livre n'est pas un ouvrage passionnel ni conflictuel. Je prétends juste être le miroir de l'anxiété que j'ai observée. Ce haï est un porte-bonheur, un gri-gri juif comme d'autres ont des grigris berbères. Les juifs ne sont jamais d'accord sur rien. Le seul consensus depuis le 7 octobre, c'est que tous les Juifs demandent à ne pas être exterminés. On en est vraiment là.

Il y a beaucoup d'espoir malgré tout dans le livre...

Une chose importante à rappeler, c'est que ce conflit n'est pas millénaire. Ce qui se passe entre les Palestiniens et les Israéliens a commencé au début du XX^e siècle et va se résoudre. Le futur n'est pas écrit. Il y a d'autres conflits, comme celui de l'Irlande, dont on pensait qu'ils ne seraient jamais réglés. Ça n'existe pas, un conflit qui ne se règle pas. Même si, quand on me dit qu'il y a une géographie au Proche-Orient qui pousse à la guerre, c'est une réalité...

Il y a une radicalisation de tous les points de vue... Instrumentalisée par certains politiques... En France, les esprits sont chauffés à blanc...

Ce sont des jeunes gens qui en général n'ont jamais vu un Juif, à part Netanyahu à la télé, qui n'est pas le meilleur ambassadeur. Il n'empêche que je me suis retrouvé en pleine nuit à Saint-Denis avec des étudiants à col-

ler des affiches d'otages. Est arrivé un groupe qui a commencé à arracher nos affiches. On est parvenu à discuter. Ils nous ont dit : « Les visages des Palestiniens, on ne les voit jamais à Paris. » Je leur ai répondu qu'ils avaient raison mais que les visages des Juifs on ne les voyait pas non plus chez eux. Et j'ai trouvé ce gag : « Israël-Palestine, pour une solution à deux affiches » pour dire qu'on avait réussi à se marrer, en pleine nuit, avec des gamins qui auraient pu nous en coller une. Je ne suis pas désespéré, même si toute une jeunesse a quitté le débat humain et est dans une espèce d'endoctrinement sur les téléphones. Et cette absence de débat, elle, me terrifie.

Les religions peuvent faire qu'on s'entretue et, en même temps, elles nous sauvent parfois : ce paradoxe nourrit aussi votre récit ?

J'ai été élevé par un père très laïc et républicain, qui me disait : « Le judaïsme, c'est une religion. » J'espère que non parce que comme je mange du cochon et que je fais très peu de prières, je serais très peu juif ! Je me suis aperçu avec le temps que le judaïsme, c'était aussi une voix, un courant artistique et littéraire, une composante ethnique puisqu'aujourd'hui, tout le monde met de l'ethnie partout. Reste que cette spiritualité rend fou. Elle peut être une main secourable mais aussi pourrir une situation. Finalement, *Nous vivrons* est un livre sur l'identité. Quand je suis en Israël je ne suis pas chez moi. J'observe, j'ai des opinions, mais dès que j'arrive en France, là, c'est chez moi et je me sens responsable du bordel. Il n'y a pas plus Français que moi. A moins qu'ils ne viennent avec des couteaux, je ne vais pas quitter la France.

Je prétends juste être le miroir de l'anxiété que j'ai observée

”



JE DIRAIS MÊME PLUS

Joann Sfar signe un livre puissant comme un roman et meurtri par le réel. © LÉA CRESPI.